



DU RONDEAU
DU TRIOLET
DU SONNET

PAR

PAUL GAUDIN



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE (J. LEMER)

9, RUE CHRISTINE, 9



M D CCC LXX

Tous droits réservés.



PRÉFACE.

De toutes les formes poétiques actuelles dont la trace puisse être suivie dans notre histoire littéraire, il n'en est pas de qui les destinées offrent entre elles plus d'analogie que le Sonnet, le Triolet et le Rondeau. S'il est vrai que les introducteurs du Sonnet en France commencèrent par proscrire les deux formes plus anciennes, depuis, une fois passée cette première heure d'intolérance, ce fut toujours ensemble et aux mêmes dates qu'on vit les trois poèmes fleurir ou disparaître. « Le Sonnet, comme le Rondeau, comme le Triolet et les autres exer-

cices du rythme et de la rime, dit M. Charles Asselineau¹, sont un symptôme en histoire littéraire. On ne les trouve cultivés et florissants qu'aux époques de forte poésie, où l'imagination des poètes s'inquiète également du sentiment et de la forme, de l'art et de la pensée. » Ces derniers mots semblent un peu absolus, si l'on songe qu'au XVII^e siècle, par exemple, le grand maître en l'art du Rondeau, et aussi du Sonnet, fut le peu poétique M. de Voiture. Mais, ce point réservé, un fait demeure constant : à l'époque des Ruelles, comme à celle du Cénacle, l'un des trois rythmes ne vint pas sans l'autre, et tous trois furent également dédaignés des libres-rimeurs de l'école de Voltaire.

Cette conformité dans les alternatives d'éclat et de décadence est un des liens qui enchaînent l'une à l'autre les trois études, d'ailleurs très-distinctes, qu'on va lire. Ecrites à d'assez longs intervalles, sans plan

¹ Histoire du Sonnet pour servir à l'histoire de la Poésie Française. Alençon, 1856.

d'ensemble et uniquement parce que les sujets m'ont souri tour-à-tour, elles me paraissent à présent faire corps, former un tout, et je crois voir clairement le fil qui, à mon insu, m'a conduit.

Il y a, dans les petits poèmes dont l'histoire compose ce volume, un élément essentiel et primant tout : le rythme, qu'on ne retrouve avec la même importance dans aucune des formes actuellement en usage. Élégie, Ode, Epigramme, Satire, ou telle autre qu'il vous plaira de nommer, laissent à l'auteur liberté entière, et l'un de ces titres, lu en tête d'une œuvre, en fait simplement préjuger le ton, mais non pas la coupe. Ici, au contraire, c'est de la coupe seule que le titre nous rend avertis. Le fond sera raillerie ou plainte, grave ou enjoué, selon la fantaisie du poète; un point unique est d'avance réglé et reste invariable : la forme. C'est elle qui donne à l'œuvre son nom, elle qui la classe Sonnet, Triolet ou Rondeau.

Si, maintenant, l'on me demande pourquoi j'ai étudié précisément ces trois rythmes, à l'exclusion de quelques autres comme Ballade, Lai, Virelai, Chant-Royal, la réponse est aisée : j'ai pris ce que je trouvais debout. J'ai prétendu, non exhumer les formes en honneur chez nos pères, mais rechercher d'où et comment sont venues jusqu'à nous celles que nous rencontrons chaque jour dans nos recueils contemporains. Quant à ces autres formes, d'hier connues en France, la Terzine, la Sextine, je n'ai rien à en dire, sinon qu'elles datent d'hier. Pour résumer d'un mot, j'ai choisi ces trois rythmes parce que ce sont les seuls survivants, de ceux qui ont une histoire, les seuls ayant une histoire, de ceux qu'on emploie aujourd'hui.



DU RONDEAU



DU RONDEAU

A mon ami Charles Vincens.

JE me propose d'étudier , en quelques pages, un des moindres genres de notre poésie française , le Rondeau , d'en faire l'historique en citant les modèles, et de le montrer, aussi bien sous ses deux premières formes que sous la dernière, ingénieux, subtil, raffiné, n'en déplaise à Boileau et au vers fameux :

Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.

De ces trois formes successives du Rondeau, la plus ancienne est ainsi réglée : huit

vers sur deux rimes, le premier revenant après le troisième, et repris en refrain avec le second pour terminer la pièce. C'est ce qu'aujourd'hui on nomme Triolet. Je cite un triolet comme exemple :

*Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Je vous vis et je vous aimai
Le premier jour du mois de mai.
Le beau dessein que je formai!
Si ce dessein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie¹.*

Tel le Rondeau parut, du xiii^e au xiv^e siècle, contemporain de la Ballade, du Virelai, de la Pastourelle, modes nouveaux qui ne furent que des perfectionnements de la chanson. C'était l'art qui naissait. La naïve et rude école du moyen âge prenait un air moins barbare; on faisait toilette; à ceux qui n'avaient

¹ Triolet de Ranchin, conseiller au Parlement de Paris (xvii^e siècle).

vu encore qu'un des côtés de la poésie, l'autre côté apparaissait : la forme. Tous les sujets étant épuisés, les mêmes choses ayant été dites cent fois de la même manière, il fallait bien, pour réveiller l'attention, trouver quelque autre façon de les dire. Les rythmes se compliquèrent; on eut, pour ranimer un auditoire blasé, le charme de la difficulté vaincue. C'est ainsi que toute cette poussée de petits genres, aux cadences savamment combinées, fleurit désormais en regard des lourdes et imposantes créations des temps antérieurs : poèmes historiques, chansons de gestes, légendes, allégories, chroniques rimées. A mesure que les poètes devinrent plus habiles, leur public se fit plus délicat ; l'effet musical d'une mesure plus précise les séduisit tous, clercs et châtelains, et nous voyons bientôt, dès le xiv^e siècle, la chanson presque absolument abandonnée, au profit de la coquette famille qu'elle avait fait naître. C'est en ce temps qu'il faut placer, sinon la naissance du Rondeau, du moins sa

diffusion et sa mise en vogue à la suite de son envahissante rivale, la Ballade. Il n'est guère, au xiv^e siècle, de recueil rimé qui ne contienne bon nombre de rondeaux ou *ron-dels*, comme on écrivait alors. Les plus fameux écrivains de l'époque, Guillaume de Machault, Froissart, Eustache Deschamps, Christine de Pisan, figurent parmi les maîtres du genre. L'exemple suivant est de Machault, « le grand rhétorique de nouvelle fourme, disent les contemporains, qui commença toutes tailles nouvelles et les parfais lais d'amour. » Peut-être, d'après ce témoignage, faudrait-il voir en lui le créateur, ou tout au moins le patron du Rondeau, celui qui, par son talent, consacra le genre et lui fit sa place dans la poésie de nos pères.

*Blanche com lys, plusque rose vermeille,
Resplendissant com rubis d'Oriant,
En remirant¹ vô biauté non pareille,
Blanche com lys, plusque rose vermeille,*

¹ Admirant.

*Sui si ravis que mon cuers toudis ¹ veille
Afin que serve à loy de fin amant ²,
Blanche com lys, plusque rose vermeille,
Resplendissant com rubis d'Oriant.*

On a parfois attribué l'invention du Rondeau à Venceslas de Luxembourg, duc de Brabant, dont Froissart fut un moment le secrétaire. Je ne sais trop sur quoi cette opinion s'appuie. Le recueil fait par Froissart des chansons du prince (1384) est postérieur de sept ans à la mort de Machault (1377). Est-on bien sûr, d'ailleurs, que Venceslas ait fait des rondeaux ? Froissart dit, il est vrai, avoir « enclos » dans son ouvrage

*Toutes les chansons que jadis
Féit le bon duc de Brabant,
Wincelaus dont on parla tant ;*

mais il ajoute, deux vers plus loin :

Car ce prince fut amoureux

¹ Toujours. *Di*, de *dies*, comme dans *Lundi*, *Mardi*, etc.

² Afin que je serve suivant la loi d'un parfait amant.

*Et le livre me fit jà faire
Par très grand amoureux affaire¹.*

Que conclure de ces deux passages ? Que, quand un prince a un secrétaire poète, les poésies du prince risquent fort d'être du secrétaire. Voici un spécimen des rondeaux de Froissart :

*On doit le temps ainsi prendre qu'il vient ;
Tout dist que pas ne dure la fortune.
Un temps se part et puis l'autre revient :
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient.
Je me conforte en ce que me souvient
Que tous les mois avons nouvelle lune.
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient ;
Tout dist que pas ne dure la fortune.*

Cette pièce et la précédente représentent exactement le type primitif du Rondeau. Qu'est-ce autre chose que de la musique ? Un doux motif, une jolie phrase au début ;

¹ Cité par Goujet. *Biblioth. Franç.*, t. IX, art. *Froissart*. Le recueil a pour titre : *Méliador, ou le Chevalier au Soleil d'or*.

l'auteur développe sa pensée, varie le thème, puis, tout à coup, par une modulation facile, ramène cette phrase qui nous a charmés. Et ici, remarquez-le bien, tout est assorti. Ce retour de la même phrase, si ingénieux, si bien trouvé, n'en est pas moins un petit moyen, ce qui s'appelle dans les ateliers — qu'on me passe le mot — une ficelle. Mais le genre lui-même n'est rien que blquette : à petit genre, petit moyen ; c'est dans l'ordre.

Ce moule étroit, dans lequel les premiers maîtres enfermèrent le Rondeau, ne tarda pas sans doute à paraître insuffisant. Froissart, si près encore des origines, ne s'astreint pas toujours au nombre de huit vers ¹ ; déjà même avant lui, ce nombre était assez souvent dépassé. On ajoutait un ou plusieurs vers, soit au refrain, soit au corps du poëme, quelquefois à l'un et à l'autre, comme dans

¹ Notamment dans la pièce souvent citée : Mon doux ami, adieu jusqu'au revoir ; . . . etc.

la pièce suivante de Jehannot de L'Escurel, poète d'hier connu, qui a sa date probable entre Machault et Froissart¹ :

*Diex, quant la verrai
 Celle que lessai
 En ce dous país?
 Sien sui et serai.
 Diex, quant la verrai,
 Ja n'en partirai,
 Ains la servirai
 Com lâiaus amis.
 Diex, quant la verrai,
 Celle que lessai
 En ce dous país?*

Ce furent là, semble-t-il, les premiers pas vers une coupe nouvelle. On se sentait mal à l'aise dans ce rythme si bref de huit vers, et on l'allongeait librement d'abord et sans règle, mettant le refrain où il voulait tomber. Ce dut

¹ C'est du moins celle qu'indique dans sa préface M. Anatole de Montaiglon, l'éditeur des Chansons, Ballades et Rondeaux de Jehannot de Lescurel, poète du XIV^e siècle. Paris, Janet, 1855.

être ainsi peu à peu, en tâtonnant, qu'on arriva à fixer le nombre des vers et la place des refrains de la seconde forme, appelée par les grammairiens Rondeau simple : deux quatrains séparés par un distique, le refrain après le distique et à la fin de la pièce. Au xv^e siècle, un vrai poète, Charles d'Orléans, trouvant cette forme ainsi réglée, la mit en œuvre et fit sa gloire.

Charles d'Orléans, neveu du roi Charles VI et père du roi Louis XII, fut, comme on sait, l'un des plus fins, des plus délicats parmi ces arrangeurs de gentillesses. Preuve, entre d'autres, que le Rondeau n'est pas si naïf que Boileau veut bien le dire. Villon, poète populaire, le néglige : c'est sous une forme plus libre, le huitain, la ballade, qu'il exprime sa pensée en une langue rude encore. Presque au même temps, vit un prince-poète, un homme de cour, élégant, cultivé, qui entend malice aux jongleries du rythme : ses meilleures pièces sont des rondeaux. Le fait par lui-même est caractéristique, et porte en lui

son enseignement. La Ballade, en effet, se compose de couplets d'au moins huit vers, le dernier vers du premier couplet servant de refrain. Or, ces huit vers courent librement, sans autre obstacle que la rime; le moule est encore assez large, la matière y doit entrer sans grand'peine, la répétition peut être préparée de longue main. Dans le Rondeau, au contraire, les contours étant plus resserrés, il doit y avoir condensation de l'idée; la matière est la même, le moule plus étroit: il faut user de patience et s'ingénier de bien des finesses. Je parle, bien entendu, au point de vue de la pure forme et du mécanisme: question de métier. Il demeure établi que la poésie moins entravée, d'un cours plus abondant, est toujours plus belle, et que ces petits genres à effets factices doivent être relégués au dernier plan.

Il reste peu à dire sur Charles d'Orléans. Demeuré dans l'oubli jusqu'au xviii^e siècle, où un savant, l'abbé Sallier, le remit en lumière, il a été étudié depuis par la plupart de

nos critiques, et ses petits poèmes sont dans toutes les mémoires, gracieux modèles, toujours cités, du Rondeau simple. Manié par lui sous sa seconde forme, le Rondeau prit vraiment une ampleur singulière. Ce n'est plus seulement le cadre agrandi : le dessin est devenu moins maigre, le coloris plus vif, la scène plus animée. On y sent plus qu'un rimeur ; l'œuvre est d'un poète. Nature, patrie, amour, tels sont les thèmes, variés avec une note mélancolique toute moderne. On sait les délicieuses descriptions du printemps : *Les fourriers d'été sont venus... Le temps a laissé son manteau.....*, les élégies charmantes : *Laissez-moi penser à mon aise!... D'où viens-tu maintenant, soupir ?...* Il faudrait tout citer ; mais tout a été lu ; je ne puis offrir au lecteur que ce qu'il connaît déjà :

*Gardez ¹ le trait de la fenestre,
Amants qui par rues passez,*

¹ Gardez-vous du trait, prenez garde au trait...

*Car plus tost en serez blessez
Que de trait d'arc ou d'arbalestre.*

*N'alez à dextre ne à senestre
Regardant, mais les yeulx bessés.
Gardez le trait de la fenestre,
Amants qui par rues passez.*

*Si n'avez medecin bon maistre,
Sitost que vous serez navrez
A Dieu soiez recommandez :
Mort vous tiens, demandez le prestre.
Gardez le trait de la fenestre.*

Le tableau est à souhait ; Gustave Doré dessinerait ce rondeau. Voilà la rue sombre entre deux rangs de hautes maisons à pignons ; le passant galamment vêtu, souliers à la poulaine, coiffure à la Louis XI ; à une fenêtre étroite, une tête de jeune fille avec ces longs yeux que leur donne le peintre.

Vers cette même époque où le royal rondeleur, étendant les attributs du genre, lui faisait jeter un si pur éclat, une troisième forme s'in-

troduisait, qui devait être la forme définitive. Comment elle prit pied, il est facile de s'en faire une idée en parcourant les différents recueils d'alors. C'est toujours la même marche, la même libre croissance d'un rythme trop étroit. D'abord, semble-t-il, pas d'autre règle que le caprice de chacun : tel rondeau de ce temps n'a pas moins de dix-huit vers. Puis on pose une limite, un nombre fixe est adopté : treize vers ; et les poètes emploient, concurremment avec l'ancien rythme, cette coupe nouvelle, qui ne diffère du type aujourd'hui en usage que par la longueur du refrain. On trouve, sur ce modèle, des pièces de Hugues Le Voys, Berthauld de Villebresme, Jean et Simonet Caillau, Benoist d'Amiens, Fredet, Philippe de Boulainvilliers, tous rimeurs de l'entourage de Charles d'Orléans ; le prince-poète lui-même a plusieurs rondeaux ainsi allongés. Celui qui suit est de Jean Caillau :

*Las ! le faut-il ? est-ce ton vueil,
Fortune dont me plains et dueil,*

*Que tout mon tems en douleur passe ?
Souffre que j'aye quelque espace
De repos entre tant de dueil !*

*N'auray-je de toy autre accueil,
Fors desdaing, reprouche et orgueil ?
Veux-tu qu'en ce point je trespasse ?
Las ! le faut-il ? est-ce ton vueil,
Fortune dont me plains et dueil,
Que tout mon tems en douleur passe ?*

*Je ris de bouche et pleure d'ueil,
Et fais et dy ce que ne vueil :
Ainsi ma vie se compasse
Maleureuse, chétive et lasse,
En paine et maulx dont trop recueil !
Las ! le faut-il ? est-ce ton vueil.*

On a déjà, dans ce petit poëme, tous les éléments du Rondeau moderne : nombre des vers, repos, disposition des rimes, rien n'y manque. Encore un pas, le refrain trop lourd va être allégé, prendre la taille et les vertus du trait : court, vif, piquant ; la forme par excellence du Rondeau sera créée. Voici, de Henri Baude,

l'ami de Villon, une pièce qui s'en rapproche singulièrement :

*Le cueur la suyt et mon œil la regrette,
 Mon corps la plainct, mon esperit la guette,
 Celle qui est des parfaites la fleur,
 Dont à jamais j'ay ordonné ung pleur
 Perpétuel en pensée secrette.*

*Tous en font dueil, et chascun la soubaitte;
 Plusieurs en ont dure complaincte faite,
 Car elle avoit gagné de maint seigneur
 Le cueur.*

*Fortune l'a de nos veues fortraicte¹
 Non sans regret de sa beauté parfaite;
 Mais de deux biens fault prendre le meilleur.
 Si ne sera en oubly sa valeur,
 Car quelle part qu'elle aille ou qu'on la mette,
 Le cueur la suyt.*

Deux mots ajoutés au premier refrain ou retranchés du second, nous aurons là propre-

¹ Soustraite.

ment le Rondeau moderne. Ce dut être à peine quelques années après cette pièce que les refrains furent définitivement réglés. Ils l'étaient tout au moins sous le règne de Charles VIII. Les exemples qu'on trouve à partir de cette époque sont d'une constante régularité. André De la Vigne, Octavien de Saint-Gelais, Guillaume Crétin, Jean Marot, un peu plus tard Gringore¹, Roger de Collerye nous en fourniraient un grand nombre. Celui qu'on va lire est du père de Clément Marot :

*Au faict d'amour beau parler n'a plus lieu;
Car sans argent vous parlez en Hébreu,
Et feussiez-vous le plus beau filz du monde,*

¹ On attribue généralement à Gringore un curieux recueil de trois cent cinquante-trois rondeaux, imprimé en 1527 par maître Simon Du Bois. Dans ce recueil se trouve « la fleur et triumphe de cent et cinq rondeaulx contenans plusieurs menus propos que deux vrais amans ont eus naguères ensemble, depuis le commencement de leur amour jusques à la mort de la Dame. » Je ne connais pas ces cent cinq rondeaux, mais il est probable que ce sont les mêmes que M. Perrin, de Lyon, a réimprimés en 1863, sous ce titre : « *Cent cinq rondeaux d'amour*, publiés d'après un manuscrit du commencement du xvi^e siècle, par Edwin Tross. »

*Il faut foncer ou je veux qu'on me tonde
Si vous mettez jamais pied à l'estrieu.*

*Beau dire avez : Dame, par la corbieu !
Je suis à vous corps et biens, rente et jeu ;
Sans dire : tiens, tout cela rien n'abonde,
Au faict d'amour.*

*Mais quoyque soit, si Gauthier ou Mathieu
Veut avancer, s'il ne frappe au milieu
De leur harnois, je veux qu'en enfer fonde ;
Car, en effet, soit noire, blanche ou blonde,
Il faut argent pour commencer le jeu,
Au faict d'amour.*

Tel est le type définitif du genre : un dizain coupé par un tercet, le commencement du premier vers, et non plus le premier vers tout entier, répété comme chute après le tercet et à la fin de la pièce. C'est la forme en honneur dès les derniers jours du xv^e siècle, celle que les grammairiens appelèrent Rondeau double, et qui, détrônant ses devancières, devint plus tard absolument le Rondeau.

Nous voilà loin des huit vers du Triolet.

Treize vers sur deux rimes ne s'alignent pas sans quelque effort, et les poètes ont pu trouver plus d'une fois cette règle des deux rimes un peu dure. Faut-il croire qu'il y en eut dès lors qui tentèrent de s'en affranchir ? Oui, suivant La Bruyère, qui semble faire remonter à cette époque deux pièces où cette règle est violée. « Les anciens poètes, dit aussi un auteur du XVIII^e siècle, Bruzen de La Martinière, prenaient de nouvelles rimes après le premier refrain. » Par malheur, l'écrivain ne cite, à l'appui de son assertion, que les deux rondeaux que lui fournit La Bruyère : « *Bien à propos s'en vint Ogier en France ;... De cettuy preux maint grand clerc ont écrit...* » Or, dans ces deux rondeaux, le tour moderne du style, l'absence complète d'hiatus, l'archaïsme outré de certaines expressions ne permettent guère de voir autre chose qu'un pastiche, et il ne serait pas impossible que La Bruyère lui-même en fût l'auteur. Je ne sais point ailleurs d'autres exemples de ce changement de rimes. Qu'il n'y en ait aucun,

jen'en puis jurer. Il serait étrange, cependant, qu'aux plus beaux jours de Molinet et de son école, on eût reculé devant une difficulté de versification. Les plus bizarres combinaisons passaient alors pour œuvre d'art ; les poètes se créaient à plaisir des obstacles. Que pouvait être pour de pareils jongleurs la règle des treize vers sur deux rimes ? Un jeu, moins que rien. Que dis-je ? Il y eut des raffinés qui apparemment la trouvèrent trop douce ; car ce fut vers ce temps qu'on inventa le Rondeau redoublé : vingt-quatre vers sur deux rimes, en six stances ; chaque vers de la première stance reparaît à son tour comme dernier vers d'une des quatre suivantes ; les premiers mots du premier vers terminent la sixième stance et la pièce. Telle est la forme d'un poème que son nom et son refrain final rattachent seuls à notre petit genre. Complications puériles et sans autre but que le tour de force, répétitions sans charme, ni pour l'esprit, ni pour l'oreille, c'est tout ce qu'on peut dire de ce rythme justement oublié, dont le seul titre